

c'est la vie qui donne aux hommes l'espoir.

Dans les poèmes quadrisyllabiques de « Un peu de sel sous les paupières », Rouben Melik se fait plus intimiste et s'inquiète du temps qui passe sur le corps. Les mots reviennent comme des litanies pour tenter d'exorciser le terme fatal : « Ici la mort/ Est dérisoire/ A qui ne sait/ Pourquoi ce fut/ sans nom donné/ Qu'absent de soi/ Le corps déjà/ Ne s'aventure/ qu'à sa limite/ Entre la terre/ Et son absence/D'avoir été ». Le poète est cet homme parmi les autres qui dit sa souffrance et permet aux autres de la vivre, pour un moment, pour quelque temps, peut-être pour toujours, par la grâce d'un vers, d'un poème. « La clé c'est l'autre », dit-il (on est bien loin du mot de Jean-Paul Sartre « l'enfer, c'est les autres »). Il y répète à satiété le mot de « partage », si nécessaire dans notre société contemporaine où l'individualisme prime : « La mort ensemble/ Désavouée/ Qu'il ne saura/ Pour quel partage... », « Ce n'est partage/ Qu'à devenir/ De qui se taire/ Sans le connaître... », « Je me ferai/ Dans mon partage ... ». Dans un vers si étroit la syntaxe, parfois torturée, rappelle la difficulté de la vie en communion.

La dernière section de ce recueil nous offre des poèmes de cinquante années. Preuve encore une fois de la fidélité du poète à son passé. Il y aurait beaucoup à commenter de la richesse de ces quatrains qui ne semblent pas avoir vieilli. Retenons quelques vers : « Et j'ai erré enfant dans l'or de mes mensonges ». « Une fille aujourd'hui vient de mourir/ Disent les fleurs... », « Le monde est couleur d'homme et l'homme désespère », pour terminer par cet hommage « A ceux de la misère et des longues attentes[...] A ceux des lents éveils et des mines patientes, [...] Donnez donc en espoir un peu de votre haine ». Désignant l'indifférence, le poète poursuit son combat en faveur des plus démunis, qu'il illustre sans se priver du pastiche tantôt de Rimbaud, tantôt — et c'est moins commun — de Nerval : « C'est encore la première ou la première peine,/ La seule un peu plus seule et déjà retournée,/ L'une ou l'autre à l'abîme, un seul peine par peine,/ Tous les voisins et la voisine pardonnée. »

Charles Dobzynski dans sa préface a raison d'associer à Rouben Melik le nom d'Audiberti qui, « fou comme lui de métrique régulière, affirmait péremptoire: 'La poésie n'est point si bête, qui ruine le langage en même temps qu'elle croit l'honorer' ». Le poète ici ruine les apparences du langage pour faire ressortir le chant, chant d'espoir. Le préfacier parle d'« Un lyrisme où le sens de l'éphémère est indissociable du sens du durable ». Remercions Rouben Melik de nous offrir ce livre plein de lyrisme à l'heure où beaucoup de jeunes poètes reviennent à ce chant du moi, qui ne peut être qu'universel, puisque qu'il dit la condition humaine.

Bernard Fournier
Noailles, France